Rafael Alberti : *Qui a dit que nous étions morts ?* (Éditeurs français réunis)

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1059>

DOI : 10.4000/bhce.1059

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 295-296

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Rafael Alberti : *Qui a dit que nous étions morts ?* (Éditeurs français réunis) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 20 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1059> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bhce.1059>

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Rafael Alberti : *Qui a dit que nous étions morts ?* (Éditeurs français réunis)

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Rafael Alberti : *Qui a dit que nous étions morts ?* (éditeurs français réunis) », revue *Esprit*, n° 333, décembre 1964, p. 1059-1060.

- 1 « Poèmes de guerre et d'exil », dit le sous-titre de ce recueil bilingue de poèmes, dont la traduction est de Claude Couffon. On serait tenté de dire plutôt, « vingt-huit ans de la vie d'un poète ». Mais il ne s'agit pas de n'importe quel poète. Rafael Alberti, cet homme encore jeune en 1936 que nous montre la couverture du livre, cet homme de la soixantaine que nous voyons avec sa femme –María Teresa León– quelques pages plus loin, a eu une enfance andalouse à Puerto de Santa María (Cadix), une jeunesse castillane et madrilène qui s'acheva par l'expérience de la guerre qui déchira sa patrie et qu'il vécut en combattant ; il s'est exilé en Amérique du Sud, et un quart de siècle plus tard il vit dans une Rome qu'il trouve très proche de son Espagne. Le livre est une sorte d'anthologie d'Alberti de 1936 à nos jours.
- 2 Malheureusement les traductions d'Alberti en langue française sont trop fragmentaires. Cette fois-ci on a essayé de donner une vision de son œuvre depuis 1936. Le point de départ est un peu arbitraire car la poésie « militante » ou « sociale » d'Alberti date d'une époque antérieure à celle de la Guerre d'Espagne ; d'autre part Alberti n'a cessé de chanter aussi l'amour, la beauté, la peinture, la musique, la nature... Il a une gamme poétique dont la sensibilité est ouverte aux plus vastes horizons de l'homme.
- 3 *Qui a dit que nous étions morts ?* n'a pas la prétention d'offrir une vue d'ensemble de l'œuvre d'Alberti, mais d'indiquer les traits saillants de l'itinéraire spirituel d'un poète

qui n'a jamais renoncé à l'espoir. Depuis son *Taureau en mer*, l'angoisse et l'espoir se tressent, au long d'une vingtaine d'années, autour de ce taureau, image de l'Espagne :

Tu as la forme d'un taureau d'une peau de taureau ouvert allongé sur la mer.

- 4 Un quart de siècle durant, la poésie de Rafael Alberti est surtout conscience de la nostalgie : nostalgie de son Andalousie, de sa mer, de son Espagne tout entière, de sa *Carte perdue*, de son *Taureau en mer*.

Il aurait fallu partir de ce poème, écrit au lendemain de la Guerre d'Espagne :

Mais la paix était venue. C'était un olivier de sang interminable, par les campagnes.

- 5 Ces vers et ceux du *Taureau écorché* sont la clef de la poésie d'Alberti pendant vingt-cinq ans. En 1944, il dit ce que lui apporte sa muse : *nostalgies de la guerre, de la mer et de l'école*. En 1946 il s'écrit : *Peuples libres, et l'Espagne ?* En 1952, il peut écrire :

À cinquante ans, aujourd'hui, j'ai ma bicyclette

à cinquante ans tout juste, je n'ai qu'une bicyclette. Je ne suis plus qu'un exilé.

Le poète ne renonce pas, malgré l'exil :

Le taureau du peuple revient... le taureau du peuple se lève le taureau d'Espagne déborde.

- 6 Son *Taureau final* est particulièrement beau. Alberti revient dans ce poème aux formes métriques et à la musicalité du temps de *L'aube du giroflé* (1925) ; la ressemblance de style avec le poème *El Niño de la Palma*¹ est vraiment frappante :

Car rien ne peut le terrasser, car personne ne peut le tuer, puisqu'il est, lui, toute l'Espagne...

- 7 Alberti peut demander, non sans une certaine fierté : *Qui a dit que nous étions morts ?* L'arbre dont les racines puisent dans la terre fertile ne meurt pas. Il en est ainsi de la poésie de celui qui ne veut pas mourir « sans participer aux hymnes de demain sans un souvenir des hommes qui jugeront le passé sombre de la Terre », comme il écrivait il y a déjà trente ans.

- 8 Ces racines espagnoles douloureuses mais fécondes sont aussi celles d'un autre écrivain exilé, Jesús Izcaray, dans son roman *Vivre à Madrid*², dont la version originale publiée au Mexique porte le titre symbolique de *La hondonada*, nom que portent les cuvettes où sont creusées les grottes qui abritent des gens pauvres dans la banlieue madrilène. C'est un tableau vivant où les ombres sont plus fortes que les lumières, malgré les fenêtres ouvertes vers l'avenir par les idées politiques de l'auteur.

- 9 Les poèmes de Rafael Alberti portent témoignage de ceux qui ne sont pas morts. Les romans et les poèmes qui nous viennent de l'Espagne en sont une confirmation éclatante. Il est là,

Le taureau noir de l'Espagne libre au grand soleil de l'arène.

NOTES

1. N.de P. a. : Un des premiers poèmes écrits par Alberti. Il commence par ces vers : ¡Qué revuelo !/ ¡Aire, que al toro torillo/ le pica el pájaro pillo/ que no pone el pie en el suelo !/ ¡Qué revuelo ! Il est dédié à Cayetano Ordoñez y Aguilera (Ronda 1904- Madrid 1961), plus connu comme matador sous le

nom de *El Niño de la Palma*. Ce fut le père d'un autre torero célèbre –le plus grand de tous les temps selon les critiques– Antonio Ordóñez Araujo (Ronda 1932-Séville 1998) et l'arrière grand-père de deux autres matadors, Francisco Rivera Ordoñez (Madrid 1974) et Cayetano Rivera Ordóñez (Madrid 1977), fils de Carmen Ordóñez, fille du précédent, et de Francisco Rivera « Paquirri », un autre torero célèbre.

2. Éditeurs français réunis.